

Flers-de-l'Orne

73e Semaine fédérale 2011

Samedi 30 juillet

Après avoir retiré mon dossier à Montilly-sur-Noireau, où une cohorte de camping-cars de la première heure font déjà la queue, je m'aperçois, à la lecture du programme, que le premier parcours ne me convient pas du tout. En effet, il faut aller en voiture jusqu'à Mortain puis rejoindre le Mont-Saint-Michel... Beaucoup trop loin, démesuré pour une première randonnée, c'est pourquoi je prends la décision d'aller visiter Villedieu-les-Poêles.

Dans mon existence, j'y suis passé de nombreuses fois mais sans jamais avoir le temps nécessaire pour la visiter. C'est maintenant chose faite.

Au XIe siècle, le Duc de Normandie accorde, en ce lieu, un domaine aux Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem. Sous la protection de leurs successeurs, les Chevaliers de Malte développent un artisanat très florissant, spécialisé dans le travail des métaux, sous toutes ses formes. Depuis plus de deux cents ans, la fonderie Cornille-Havard perpétue sur ce même site la tradition campanaire. Dans un atelier construit en 1865, qui a conservé tout son cachet, sol en terre battue et bois debout, ses outillages en cuivre, son pont roulant en bois en état de marche, on voit les compagnons fondeurs « mouler au trousseau » des cloches monumentales, en coulant l'airain, savant mélange de cuivre et d'étain chauffé dans de grands fours à bois à plus de 1 000°, par simple gravitation, dans de grands moules construits à partir d'argile, de crottin de cheval et de poil de chèvre, selon de très anciennes méthodes. Partout dans l'atelier, des cloches, destinées à quelques clochers normands, côtoient leurs sœurs du bout du monde : Afrique, Etats-Unis, Canada, Haïti, Japon...

Le soir, rendez-vous avec mon logeur, qui accepte le stationnement, durant toute la semaine, de mon « Jumper », devant sa maison, ce qui me permettra d'utiliser sa douche à chaque retour de randonnée.

Dimanche 31 juillet : Cerisy-la-Belle-Étoile

Petite mise en jambes, par un temps superbe, vers cette commune qui me rappelle un vague Critérium, disputé par nos meilleurs régionaux des années 60/70. Un raidillon de 800 mètres oblige de nombreux cyclos à mettre pieds à terre. En haut, un vaste plateau où trône une imposante ruine...

Au XIXe siècle (1870), un avocat londonien, Mr Burstinyoung, considéra le mont comme un haut lieu du romantisme. Il y fit construire un château néogothique. Les « Corbière », qui lui succédèrent, firent planter dans ce parc de 105 ha **5000 pieds de rhododendrons** ! Inutile de vous préciser la beauté du lieu en pleine floraison, en mai/juin. Le château fut détruit en 1944 par des bombardements alliés.

Aujourd'hui dimanche, lieu de pique-nique idéal, de nombreuses personnes de la région, s'ébrouent le long de plusieurs parcours de santé.

De retour dans la vallée du Noireau, je suis attiré par une pancarte sur ma gauche. Les



Vaux de Cerisy. M'engageant dans cette étroite voie bordée de quelques maisons dont les vieilles pierres présagent de leur âge, je mets vite pied à terre. Les roches nues, de part et d'autre de la chaussée, permettent de nombreuses photos. Je me sens écrasé par les milliers de tonnes de celles-ci. Plus loin je rebrousse chemin, car seuls les VTT peuvent continuer.

A quelques petits kilomètres de là, une nouvelle pancarte, elle-même en ruine : abbaye de la Belle Étoile. Fondée en 1213, elle prend ce nom à la suite d'une vision en plein jour par Educie, dame de Cerisy, d'un astre resplendissant. Par lui, elle entrevoit, après une longue attente, le retour prochain de son époux, parti en croisade. De cette imposante abbaye, il ne reste plus que des ruines envahies de végétation, d'où l'on aperçoit quelques murs, de belles arcatures et de nombreuses dépendances. Grandeur et décadence.

Le centre de Flers s'anime et un flot incessant de camping-cars prennent la direction des différents campings. L'office de tourisme renseigne en différentes langues les cyclos en quête d'informations.

Deux rues sont interdites à la circulation, ce qui nous permet, à pied ou à vélo, de déambuler tranquillement au milieu des terrasses de cafés-restaurants où on peut lire : « tripes de 8 h à 10 h » comme si c'était le quotidien des normands ?

Lundi 1er août

Après avoir téléphoné à Philippe Garcia (sans succès), puis à Nelly et Philippe Hucher,

j'apprends que le GTR n'a cette année qu'une très faible participation à l'édition 2011. Eux-mêmes au camping municipal, Annie Lemarchand et Jacqueline Fourmy sur un autre terrain, puis Jean-Luc Herissé sur un troisième. Avec ma personne, nous ne sommes que cinq et disséminés aux quatre coins de Flers. Je ne peux m'empêcher de comparer aux années 68, Mont-de-Marsan et bien autres, Neufchâteau, Montréjeau, Nogaro, où une cinquantaine de licenciés étaient regroupés autour de leur président. Mais là, nous sommes à une époque que les moins de cinquante ans ne peuvent pas connaître. Nostalgie, quand tu nous tiens...

Pour ceux qui pensent que les SF (cette année 13 000 participants) sont devenues une cohorte de couraillons multicolores qui ne font qu'avaler un maximum de kilomètres dans la journée, il suffit, pour éviter la foule, de réaliser les parcours en décalage d'une, de deux, voire de trois journées... En effet, le fléchage existe, et comme par miracle on se croirait sur des sorties de club. Nous nous rendons ainsi compte que nous ne sommes pas les seuls à utiliser ce subterfuge

Alors que le flot de cyclos est dirigé, en ce lundi, vers Bagnoles-de-l'Orne, nous décidons, Nelly, Philippe et moi, de prendre la direction de Domfront, c'est-à-dire celle du jeudi. D'abord surpris par cette méthode, j'alternerai durant toute la semaine cette méthode avec la randonnée du jour, afin de me baigner dans cette SF 2011, d'humer son parfum et d'analyser l'évolution des comportements.

Parti à 8 heures de mon « logement » au hameau la Pacodière, je glisse par un terrain de camping fédéral (champ transformé pour l'occasion), gardiens à l'entrée, tous vêtus de rouge (ils sont 1 800 bénévoles à assurer l'encadrement de cette imposante manifestation). En nombre, les camping-cars dominent largement les quelques caravanes et tentes. Cela est une sacrée évolution ! De nombreux camping-caristes rangent leurs belles machines ultra légères, carbone ou alu, à l'intérieur d'une trappe, les vols étant fréquents lorsqu'ils sont simplement attachés à l'extérieur. Il est vrai que ces machines valent entre 2 000 et 6 000 euros, ainsi objets de tentation.

Sur la place de la Selle-la-Forge, une délirante décoration a été réalisée sur le thème du vélo et de la selle... De nombreuses photos s'imposent. Le vélo du plombier et le vélo randonneur attirent particulièrement mon attention. Pourquoi la Selle ? Son origine vient du latin cella, culte, qui désigne ainsi un lieu de culte. Donc rien à voir avec l'objet qui pose tant de soucis à notre postérieur. Pourquoi la Forge ? Car il y avait tout simplement une forge à proximité et du minerai de fer un peu plus loin.



Au carrefour suivant, à l'heure dite, j'attends mes deux compères. Au bout de vingt minutes, j'aperçois Nelly, en sens opposé, qui vient à ma rencontre. En fait, ils étaient passés avant moi et avaient poussés jusqu'à l'entrée de la voie verte, distante d'un kilomètre.

Avant d'y pénétrer, une affichette nous interpelle : « Attention, un couple de buses, ayant leur nid à proximité de la voie verte, présente un danger certain. Ne pas courir » (?) Faut-il protéger ces buses ou les cyclos ? Dans le journal local, en milieu de semaine, un article, consacré à notre couple devenu tristement célèbre, expliquait qu'un



joggeur avait perdu l'usage d'un œil, attaqué par une buse. L'affiche est sérieuse et à ne pas prendre à la légère.

Cette voie verte est très agréable, et malgré une crevaison de Philippe (LE spécialiste...), nous longeons la vallée de la Varenne et faisons une halte dans cette ancienne forge d'Artour, où les cheminées, gueulards, marteaux résonnent dans nos têtes. Avec un peu d'imagination, nous sommes plongés dans un monde à la Zola, où le dur labeur des ouvriers, dans la chaleur des fours, faisait ruisseler le long de leur visage des larmes de sueur...



Ce site préindustriel de production sidérurgique, exploité de 1480 à 1866, produisait de la fonte et du fer à partir du minerai, extrait à quelques kilomètres de là. Le charbon de bois, utilisé pour alimenter les hauts-fourneaux et les foyers de l'affineur (1 500°), était issu des forêts d'Andaine et de Halouze. Quant à la rivière, par le biais d'une roue à aube, elle fournissait l'énergie nécessaire aux soufflets, gros marteaux de forge, cylindres d'aplatissage. On

peut y voir également la maison du maître des forges (série TV). Le lieu appartient actuellement à une association d'handicapés.

Nous atteignons Domfront vers 12 h 30. Culminant à 215 mètres d'altitude, elle se trouve ainsi au sommet d'un promontoire rocheux. Cette place forte médiévale, composée d'un donjon du XI^e siècle et de dix tours d'enceinte, était l'une des plus belles cours d'Europe du temps d'Aliénor d'Aquitaine et Henri Plantagenet. Ville en fête, de nombreux étendards, jaune et rouge, égayaient les quelques rues pavées, bordées de maisons à colombages. Nous trouvons facilement une table dans une brasserie. Il n'y a pas foule ce jour. Cela ne sera certainement pas la même chose jeudi !



Après s'être restaurés et avoir conversé avec des dames accompagnatrices de cyclos, qui eux roulent sur le circuit du jour – tiens nous ne sommes pas seuls à préférer la tranquillité – nous visitons le centre historique. Une curiosité, vue nulle part ailleurs : des pissotières sur le flanc de l'église néogothique. Est-ce une sacristie sacrifiée ? Ils auraient pu quand même trouver un autre endroit... De jolis panoramas sur le vert bocage normand nous incitent au retour par Dompierre, Banvou, le Chatellier, puis la voie verte.

Entre le Chatellier et Saint-Clair-de-Halouze, des mines de fer, aujourd'hui inexploitées, dressent encore leurs chevalets rouillés. Les mineurs descendaient à 375 mètres sous terre pour extraire par explosions le célèbre minerai.

Tard dans la soirée, arrivent à mon logement deux véhicules chargés de vélos. En effet, mon logeur héberge également trois personnes tenant des stands à la permanence. Le risque de vols étant important, ils emportent chaque soir leurs plus belles pièces. C'est ainsi que, sympathisant, ils me sortent un cadre tout carbone avec fourche, que je n'ai

aucune difficulté à lever avec un seul doigt ! Pour qu'ils atteignent le poids minimum, au Tour de France, les préparateurs ajoutent des bouts de chaîne dans le tube vertical ! Je comprends mieux l'évolution du commerce du cycle. Nous sommes très très loin de notre conception du cyclotourisme. Mais c'est ainsi.

Mardi 2 août

Cette fois, bien décidé de suivre un parcours « officiel », je le rejoins dès les premiers kilomètres. Les six circuits empruntent cette route, depuis Flers jusqu'au château du repas. C'est là que je comprends ce qu'est devenu « la Semaine fédérale ». Doubé par une infinité de groupes, plus bariolés les uns que les autres, parlant fort, de peur de ne pas se faire entendre de ceux qu'ils doublent, bien abrités dans les roues du peloton, je suis vite saoulé par ce défilé incessant...

Au moulin de la Manigoterie, j'aimerais bien savoir combien d'entre nous ont mis pied à terre pour prendre le temps de photographier. Au pont des Tourailles, de même. Grand Dieu, ils auraient perdu dix minutes ! Il est vrai que le plus long parcours affiche 168 kilomètres. Encore plus fort, un photographe professionnel « shoote » en série. Surement pour éviter aux cyclos de perdre ce temps si précieux. A croire qu'en vacances comme au boulot, « time is money » !

La pierre de Gargantua demandant de s'éloigner de la route de un kilomètre par un chemin caillouteux, inutile de dire que je suis bien seul à la chercher. Mégalithe classé aux monuments historiques dès 1889, il est vrai qu'il est bien isolé et pas mis en valeur.

De retour sur le circuit jusqu'au château du repas, où quelques confrères prennent des photos, je décide alors, étant donné les bosses à répétition et l'incompatibilité des allures, de rejoindre Briouze par le parcours vert, soit 55 kilomètres.

Là, je suis très surpris qu'à midi il y ait autant de monde, arrivé avant moi. Soit ces milliers de cyclos ont suivi ce même petit circuit, soit ils sont partis dès l'aube ! Etant donné l'absence d'éclairage sur 95 % des machines, je conclus pour la première hypothèse. Malgré le plein du garage à vélos (des centaines de barrières alignées, où les cyclos posent leurs vélos) qui n'a pas désempli durant les deux heures, j'erre entre les animations, les tables, les queues, pour boire une malheureuse bière.

Après avoir piétiné jusqu'au bar durant dix bonnes minutes, pas après pas, la préposée me la refuse car je veux la payer en euros. Flers serait-il déjà sorti de l'euro ? M'expliquant qu'il faut des tickets et non de l'argent, comme au Club Med et ses bouliers, je suis ainsi rassuré, mais toujours assoiffé. Ou tu es initié ou tu ne l'es pas. Et moi je ne le suis pas. Donc re-queue, avec mes 1,60 € en main. Trop naïf que je suis, après dix bonnes nouvelles minutes d'attente : « *Non monsieur, je ne peux pas vous vendre un seul ticket, mais pour un minimum de 5 €. – Grrrrrrrrrrrr. Si vous me remboursez le solde, pourquoi pas. – Ah non monsieur c'est à vous de boire ou manger pour 5 €...* » Dans ce cas, une seule solution, garder son flegme tout britannique. Partant en Grande-Bretagne la semaine suivante, il faut m'habituer et « positiver ». Heureusement, la solidarité entre cyclos prend le dessus sur le règlement.

Avalant mon casse-croute sorti de ma sacoche, je m'amuse à observer les malheureux congénères allonger les queues existantes, pour glaner le plateau repas commandé lors de l'inscription. C'est normal que soient nombreux ceux qui optent pour cette formule : puisque très allégés, ils n'ont aucun sac sur leur monture.

L'ambiance est bon enfant, et les milliers de cyclos parviennent à se sustenter sur les tables bondées, devant un spectacle de danses folkloriques qui ont du mal à se faire entendre, tant tout ce monde crée un brouhaha étourdissant. En dehors de cette mêlée,





quelques tandémistes, traditionalistes, s'installent sur l'herbe. Henri Bosc, croisé à la recherche d'eau, son René Herse noir à la main, me permet de figer sur la pellicule, comme l'on disait autrefois, deux mythes sur le même sujet. Une longue pissotière de 10 mètres de long a été réalisée, la boisson issue du houblon retournant à la terre.

De retour, après une douche salubre, je retourne à la permanence, où de nombreuses affichettes retiennent mon attention. L'une d'entre elles appelle à un pot de notre ligue mercredi soir. Les stands ne désemplassent pas et les commerçants sur place ont l'air de faire de bonnes affaires. Les carnets de commande se remplissent et les listes de rendez-vous s'allongent. Les stands de la Semaine fédérale de Niort et de la Semaine européenne 2012 de Gijón (Espagne) sont très prisés. Au stand de la FFCT est présenté un vélo de type cyclotourisme qui a fort belle allure, mais comment peut-on promouvoir une aussi belle machine, tout en fédérant autant de cadres carbone ou alu ? Sujet cornélien : comment allier quantité et qualité ?

Déjà les centaines de photos de la journée sont présentées, mais dans un format ticket de métro, et la recherche individuelle pose de sérieux problèmes, sans loupe...

Mercredi 3 août

Ayant eu Nelly et Philippe au téléphone et désirant rentrer tôt ce soir (un pot de Hauts-Normands cela ne se rate pas) nous décidons à contre-courant de l'organisation de rallier Bagnoles-de-l'Orne par la Ferrière-aux-Étangs.

Ancienne cité minière, le bourg, sur une colline, distribue ses quelques rues, bordées de maison de granit. Les plus anciennes sont datées du XVIIIe. Sur la colline d'en face, le

Mont Brûlé (302 mètres), s'élève un calvaire de granit. Un chemin de croix y conduit, à partir du lac, passant par une réplique de la grotte de Lourdes.

La route qui traverse la forêt d'Andaine est fort agréable jusqu'à l'étoile du même nom, gros carrefour à 290 mètres d'altitude. De là, il ne nous reste plus qu'à nous laisser glisser jusqu'au lac, où glissent des pédalos et barques qui ondulent sur l'eau calme.

Nous sommes à Bagnoles-de-l'Orne, station thermale (eau riche en oligo-éléments, chargée de propriétés anti-stress et anti-oxydantes) reconnue par la médecine thermale en phlébologie-rhumatologie-gynécologie, qui rappelle la Belle Époque, érigée en art de vivre au début du XXe siècle. Hôtel grand confort et casino, source, lac et rivière : tout est ici réuni pour agrémenter le séjour du curiste. C'est joli, propre et coloré, mais de construction trop récente à mon goût (1913).



De retour à la douche par le Mont en Gérome, nous assistons dans Flers au pot de notre ligue. Après quelques mots de la vice-présidente, puis du plus célèbre et grand cyclo ébroïcien, fidèle à notre cher Brevet de Grimpeur, nous levons notre verre à la santé de tous les absents. Verre de cidre, faut-il le préciser, la crise est aussi passée par là... Jean-Luc Hérissé est également de la partie.

Jeudi 4 août

La météo du jour est très mauvaise. Il a commencé de pleuvoir le matin, et cette pluie fine, que connaissent bien les Normands, ne cesse quasiment pas de tomber de la journée. Nous décidons donc de visiter Flers, sortie pédestre guidée, humide sous

parapluie. L'après-midi, visite du château-mairie. D'origine médiévale, cette bâtisse de 1527, construite par Nicolas III de Grosparmy, qui possédait entre autres les forges de Halouze. Vers 1764, le comté de Flers, qui comptait 14 moulins et 28 fermes, était l'un des plus puissants propriétaires ornaïs.

Le comte de Redern, homme d'affaires prussien, enrichi dans le commerce des biens nationaux, acquit le château en 1806, mais sa tentative de mettre la main sur les forges se solda par un échec, et c'est son notaire parisien Schnetz qui en devint propriétaire. Le frère de celui-ci, peintre, légua une grande collection de ses œuvres. Acquis par la ville en 1901, le château devint ainsi Hôtel de Ville.

Vendredi 5 août

Le temps pourri de Normandie est le même qu'hier : plafond bas, ciel gris souris effrayée, et il vase ! Prenant mon courage à deux mains pour enfilez mon goretex, je suis bien décidé à suivre le parcours du jour. La semaine se termine, et si je rate celle-ci son bilan serait bien maigre.

Tout le troupeau, cette fois, où le jaune domine (quelques rouges et de rares orangés), avance, franchit les obstacles (bosses) dans un silence quasi religieux. Nous sommes en procession. Notre religion est le cyclotourisme. Et, concentrés sur la route, évitant la gerbe d'eau du prédécesseur – car ne l'oublions pas, les garde-boues sont aux abonnés absents – nous dégoulinons par toutes les gouttières de nos impers. Comment parler quand on prend, en pleine figure, ces jets d'eau. Cela ressemble plus au jet-ski qu'au vélo ! Quant aux vététistes, qui relient également Lonlay-l'Abbaye par d'autres itinéraires, ils ont plus l'air de coureurs en fin de parcours de Paris-Roubaix, un jour de pluie. D'épaisses crottes de boue sur leurs visages les transforment en extraterrestres !



L'accueil est fort chaleureux, malgré le temps. Des milliers de vélos reposent sur les barrières. Quelques Anglais cassent la croûte dans l'abbaye, assis au sol, adossés à une colonne. D'autres, à l'extérieur, abrités sous les arcades du déambulatoire, avalent leurs casse-croûtes. Le gros de la troupe s'amarre sous de grandes tentes et refont la queue. A l'intérieur de l'enclos, la bière est à 1,60 €. Ça va, je suis au courant, et je ne vais pas recommencer le cirque (5 € de tickets). Alors, je sors du parc et entre dans la boulangerie du village, où de superbes sandwiches au thon m'attendent. Il est vrai que les commerçants locaux ont vu grand : stands extérieurs, bancs en quantité et des monceaux de nourriture. Mais je ne sais pas s'ils avaient été mis au courant que dans l'enclos tout était vendu moins cher... en faisant la queue.

Mon repas est pris en vingt minutes, café compris, ce qui me permet, au bénéfice d'une éclaircie, de m'immiscer dans la foule, à la recherche des meilleurs angles, sans mouiller l'appareil. L'ambiance est assurée par une chanteuse locale, Emma Mory, qui interprète fort bien Piaf et quelques autres, ainsi que, en alternance, un Écossais, un

vrai, jouant de la cornemuse. Un grand stand de la biscuiterie de l'abbaye n'a pas vendu grand-chose. Comment ramener des boîtes en fer sur un cadre en carbone dépourvu de porte bagages ? Faut-il les manger sur place ? Une visite de leur fabrication est possible, mais comme le retour va se réaliser comme l'aller, sous la flotte incessante, nous préférons sauter sur nos montures, ne pensant plus qu'à deux choses, la **douche chaude** et des vêtements secs. Ce jour, nous n'avons pas quitté notre imper une seule minute. Il paraît que les nappes phréatiques sont sèches ! Pas en Normandie, cela n'est pas possible avec ce qui tombe en cette fin de semaine...



En Jumper, visite le soir à la permanence. Un stand extérieur propose une vingtaine de vélos couchés et tricycles. J'en essaye un, mais l'absence de piste dédiée me laisse sur ma faim. Ce n'est pas en réalisant 10 mètres que l'on peut se faire une idée objective de l'engin. A l'intérieur, la foule des grands jours. Je pense que bon nombre de cyclos ne sont pas sortis, et j'en profite pour arpenter les stands. Pékin-Londres 2012 attire mon attention ainsi que le vélo conçu pour la circonstance, donné, ou plutôt compris dans le prix d'engagement. On parle de 13 000 €...

Au compteur, quand même 70 kilomètres. Sous l'eau cela devrait compter double, non mais !

Samedi 6 août

Le temps étant à peu près identique à la veille, je retourne le matin y acheter quelques souvenirs pour les petits-enfants. La vache « jolienormandie » est bien sympathique, mais pas très inspirée. Il est vrai qu'une vache qui reçoit des tonnes d'eau tout au long de l'année doit avoir l'esprit délavé ! Mais elle plaira sûrement. Quelques boîtes de biscuits (celles que l'on a pas pu prendre la veille à Lonlay-l'Abbaye) typée « Semaine fédérale ». Il faut bien participer à l'écoulement des stocks, et je discute sur différents



stands. J'y retrouve mes colocataires qui ne sont pas mécontents de leur présence. Sur un autre, du matériel Berthoud, sacs avant/arrière en toile confiés à un collègue de l'Isère. Brochard et ses tandems ultra léger sur mesure. Bernard Thévenet signe des autographes, et surprise vend une collection d'anciens maillots des marques qu'il a portées ; ex : Peugeot, etc. Sa société a réalisé le maillot de la dite Semaine fédérale. C'est une foire commerciale, axée sur le vélo sous toutes ses formes. Un tandem tout en bois, roues comprises, est certainement celui

d'un homo sapiens sapiens... Les Cent cols, les Demi-siècle. Je m'étonne de ne pas voir « Les Amis du Randonneur », dont je reçois la revue. Au total 130 exposants.

Je décide de rejoindre Nelly et Philippe au camping municipal, pour l'apéro. Mais le gros nuage qui obscurcit le ciel déverse méchamment tout son contenu, et l'avancée de l'Eriba devient vite impraticable. Invité de circonstance, nous déjeunons repliés dans la caravane.

L'après-midi me fait déambuler dans les rues de Flers, entre les averses, d'animation en animation, mais celles-ci, bancs trempés, deviennent d'un intérêt tout relatif.

Une bénédiction des vélos a lieu dans la cathédrale. Comme s'ils n'avaient pas été assez aspergés d'eau... Au moins à l'intérieur, les cyclos sont au sec.

Le soir un resto de clôture, sur réservation, conseillé par des autochtones, nous fait goûter aux délices des « vieilles pierres ». De nombreuses tablées de cyclos ont fait de même. Cela nous permet de nous remémorer toute la semaine écoulée, et aussi d'évoquer notre déplacement en Angleterre.

Dimanche 7 août

Après un regard porté sur le défilé organisé de tous les clubs, je rejoins Sourdeval, déjeune avec mon fils Bertrand et sa petite famille, rentrés de vacances, avant de reprendre la route pour la Haute Normandie.

Conclusion

Malgré le mauvais temps de la fin de semaine, j'ai roulé plus de 450 kilomètres, à petite vitesse, sans forcer et en visitant un maximum de sites. Une semaine portée par la population de Flers et sa région.

Les décorations, en faveur de la petite reine, furent impressionnantes. Le moindre village avait un massif fleuri et des vélos. Mon premier prix, je le décerne à la Selle-la-Forge, où j'ai pris de nombreuses photos. Quand aux particuliers, ils étaient des milliers à honorer notre passion, sur leur petite pelouse. Je tire un grand coup de chapeau aux organisateurs et aux 1 800 bénévoles qui ont contribué à ce succès. Même si j'estime faire partie d'une infime minorité du peuple de la FFCT, celle des « sacochards ». Les initiés me comprendront.

Les circuits proposés m'ont paru beaucoup trop longs. 140/160 kilomètres tous les jours, en participant aux visites, combien de cyclos sur les 13 000 les ont réalisés ? En fait, il faut les prendre comme une carte au restaurant, et faire son choix, en fonction de ses possibilités physiques, de la forme du moment, et des visites que l'on juge indispensables. Et là tout devient possible et intéressant.

Je lis souvent dans « Cyclotourisme » les critiques des participants. Pour ma part, je n'en formulerai aucune, car **il suffit de s'adapter...**

J'espère être à Niort en 2012, au sein d'un groupe un peu plus représentatif de notre club.

Texte et photos : Gilbert WATTEL